

« Circulations »

Marie-Louise Paquette

Number 35 (2), 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27229ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paquette, M.-L. (1985). Review of [« Circulations »]. *Jeu*, (35), 152–155.



« circulations »

Spectacle du Théâtre Repère. Mise en scène : Robert Lepage; musique : Bernard Bonnier. Avec François Beausoleil, Bernard Bonnier, Lise Castonguay et Robert Lepage. Présenté au Théâtre de Quat'Sous, du 13 novembre au 15 décembre 1984.

the pleasure is mine

Une structure de représentation par *flashes*, une jeune femme qui s'assume enfin, un voyage à New York en passant par Provincetown, un *walkman*, deux ou trois pas de *breakdancing*, un synthétiseur et beaucoup d'anglais: on aura compris que *Circulations* ne néglige pas l'astucieux agrément des choses à la mode. Il n'y manquerait que quelques airs wagnériens pour être tout à fait *in*...

Ironie mise à part, *Circulations* met brillamment en évidence quelques nouveaux principes qui semblent régir une partie de la production théâtrale québécoise, sinon la plus intéressante, tout au moins la plus dynamique ou, en d'autres mots, la plus *hot*. D'abord une prédilection pour les cultures et les langues étrangères (le Québec, ça ne se porte plus), particulièrement celles qui ont pour nous un petit relent de décadence et de trahison: la germanique et l'américaine (voir plus haut pourquoi *Circulations* n'est pas totalement *in*). Puis un goût immodéré de l'image, du son, de l'anacrouse dans la construction dramatique, un besoin d'occuper l'espace scénique à la manière insolite des vagues et des coups de vent: le mouvement avant tout, la multiplicité des pistes. Enfin, et

surtout, une terrible volonté de *séduction*, de faire plaisir dans le sens presque douloureux du terme. Du racolage en tant qu'art. Quand il n'y a pas de talent, c'est vulgaire. Mais quand on a su joindre l'originalité de l'expression à l'intelligence, à la sensibilité de même qu'à un genre supérieur de roublardise — c'est le cas dans *Circulations* — le public sort de la salle épuisé de contentement, heureux en quelque sorte.

la dynamique d'un décor

Comme son nom le suggère, *Circulations* a été conçu à partir d'une carte routière des États-Unis. La représentation propose un itinéraire en seize temps. Trois lieux d'action y sont privilégiés: la gare, le train et une chambre d'hôtel à New York. Le décor n'existe pas vraiment, les espaces surgissent de la manipulation d'objets effectuée par Robert Lepage et par François Beausoleil. Le résultat est une mouvance des formes, une image qui se trouble comme à la surface de l'eau. Des panneaux de métal sur roulettes qu'on transporte comme des porte-bagages sonnent, lorsqu'on les replie, comme des portières de train: c'est l'univers des quais de départ qui s'agite sur scène. Les cartes postales sont, d'ordinaire, les futiles jalons d'un déplacement. Dans *Circulations*, on les frotte les unes aux autres près d'un micro, et le clavier électronique en tire le clac-clac du train. On les aligne, elles deviennent les wagons. On les tourne du côté de l'image, voilà les paysages qui défilent. On les joint dans un mouvement d'envol: surgissent les mouettes, la mer, Provincetown. Des matelas pneumatiques, ondulant dans les mains des deux acteurs, deviennent les flots bleus sur lesquels s'accomplit un ballet aquatique au gré d'une mélodie lancinante: une phrase, banalement polie, reprise sur tous les tons d'une joie

« *Circulations* a été conçu à partir d'une certaine carte routière des États-Unis. » Photo tirée du programme du Festival de théâtre des Amériques.

paresseuse, *The pleasure is mine*. Dans une chambre d'hôtel, une jeune femme revit un viol. Un miroir en forme d'étoile, tenu par un acteur devant son visage, s'anime d'une manière inquiétante, veut toucher, offenser la pudeur. Une chemise jaillit du veston de l'agresseur qui n'est, en fait, qu'une partie du mobilier (un simple cintre sur pieds), étreint la jeune femme, se noue autour d'elle, symbole d'aliénation physique et morale. La jeune femme marche dans Manhattan. Un New York pour rire, miniaturisé, s'avance sur scène comme une locomotive-jouet. On est prêt pour l'aventure découpée en petits clichés, pour la bande dessinée et ses mythes: Clark Kent, alias Superman, en chair et en habit de ville, rien de moins! Le décor et ses accessoires, tous d'utilité multiple, sont donc, avant tout, environnement en continuelle transformation, source d'ivresse mais aussi d'angoisse.

sons et lumières

Les jeux d'éclairages, particulièrement avec des lampes de poche, règlent le déroulement du temps, découpent le réel en tranches vives, suggèrent finement les atmosphères. Le spectacle atteint son plus haut degré de perfection formelle dans la scène où l'héroïne, Louise, écrit son impuissance, l'échec de sa fuite en avant, alors qu'à ses côtés se rejoue l'évasion ratée de son père, emprisonné pour avoir voulu tuer le désir qu'un homme éprouvait, comme lui, pour sa fille Louise. D'un côté, une bouteille d'alcool et un verre, éclairés par en dessous, installent une luminosité liquide qui donne le frisson. De l'autre, la virtuosité d'une jonglerie avec des raies de lumière — tantôt verticales et contraignantes, tantôt mobiles et circulaires — évoque irrésistiblement tout ce qui est dérouté, paniqué et chasse à l'homme. Quelle assurance et quelle maîtrise de l'effet!

Un petit objet fait le lien entre l'image et

la trame sonore, un autre repère selon lequel s'établit l'itinéraire, aussi bien intérieur que touristique, d'une jeune femme qui a tout quitté: sa famille, son emploi, pour partir à l'aventure. Or, ce voyage vers la liberté est soumis à un code que Louise ne maîtrise pas, la langue anglaise. Elle est ainsi à la remorque du petit objet, le *walkman* de son frère (substitué du *chum* qui parle anglais) contenant la plate littérature des douze leçons de *l'English without Tears*. L'aridité du ton, le caractère objectif et froid du contenu, les répétitions surtout, créent un continuel décalage entre le discours et l'action; l'habituel devient alors exotique; l'ordinaire, inusité. Dans le brouhaha de la gare, Louise, coupée du monde, revit le pique-nique avec son père où sa blessure s'est ouverte pour la première fois. Un homme, une jeune fille, le son monocorde d'une leçon de choses qui musèle le mélodrame et donne à la violence une expression sèche qui ne la dépare pas. *Cute. Pure. Burn. Lonely. Him. Her*, et la souffrance. Les échos du cours d'anglais sont broyés par un synthétiseur utilisé, ici, avec subtilité et avec un sens du rythme qui procure à la représentation suffisamment de mordant et de brusquerie pour atteindre directement le spectateur. *When does the train to New York leave?* articule une voix neutre. *When does the T.T.T.T.T.T.*, répond la machine à sonorités, et le bourdonnement monotone du rail envahit l'espace.

truth, justice, and the american way of life

La maîtrise de l'image et son rapport syncopé avec le son trouvent leur apogée au cours du *Breakfast with Clark Kent*, bijou de drôlerie. Louise, toute seule dans Manhattan, est évidemment victime d'un brigand. Mais elle est, cette fois-ci, en terre new-yorkaise, c'est-à-dire mythique, peuplée, on le sait, de héros et d'autres figures légendaires, y compris celle de la-jeune-fille-en-péril.



Breakfast with Clark Kent, dans Circulations.

Elle est donc sauvée par Clark Kent dont Robert Lepage reconstruit admirablement l'expression doucement butée, sublime de bêtise. Que fait donc toute jeune-fille-en-péril sauvée par Superman? Mais elle déjeune avec lui, voyons! L'insignifiance de la conversation étant de mise, on retourne à l'inévitable cours d'anglais sur une visite au restaurant et le lexique culinaire. Clark Kent, la jeune-fille-en-péril et le serveur empruntent les attitudes et la démarche ampoulées des personnages d'une bande vidéo de laboratoire de langue illustrant le dialogue. Malheureusement, survient un problème technique au cours de la leçon, et on doit tout reprendre du début. Le très rapide retour en arrière des phrases et des gestes tient du délire. On découvre, ô magie, que la table nappée de blanc dissimule un xylophone, et que les personnages peuvent faire de la musique avec les couverts. On assiste alors à une routine musicale de marionnettes au sourire figé qui rappelle le grand guignol.

le reel de new york

Pour être une vraie Lois Lane (jeune-fille-en-péril professionnelle), Louise devrait se mettre les pieds dans les plats, tomber inopinément des quinzièmes étages, se trouver ligotée dans une voiture qui file vers un précipice... Sa réponse toutefois est claire: «J'veux pas être la blonde de Superman.» (Plus jamais une victime.) Son geste est éloquent: elle utilise la cravate du héros comme serviette de table plutôt que de s'y pendre. «Mon sang coule et rejoint celui des autres.» Le voyage est terminé, la réconciliation s'est accomplie. Célébrons cette victoire. «J'ai été à New York.» Elle a affronté les dangers et les mythes. Dansons le *reel* de New York. «*To the left, to the right.*» Une femme devenue forte assomme rondement tous les adversaires, répudie le héros. Les *happy-ends* font aussi partie du plaisir. *The pleasure is mine.*

marie-louise paquette